L' ENFANT
PRODIGUE,
OU
L' ÉCOLE
DE LA JEUNESSE.

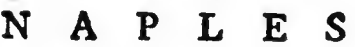
COMÉDIE.

EN CINQ ACTES, ET EN VERS.

Par Mr. De Voltaire.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.





NAPLES

De L' Imprimerie de Jean Gravier.

MDCCLXXVII.

Avec Approbation et Privilege.

ACTEURS.

EUPHEMON, *Pere.*

EUPHEMON, *Fils.*

FIERENFAT, *Président de Cognac, second Fils d'Euphemon.*

RONDON, *Bourgeois de Cognac.*

LISE, *Fille de Rondon.*

LA BARONNE *de Croupillac.*

MARTHE, *Suivante de Lise.*

JASMIN, *Valet d'Euphemon, Fils.*

La Scène est à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE, OU L'ÉCOLE DE LA JEUNESSE.

ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIÉRE.

RONDON, EUPHEMON.

RONDON.

Tout est d'accord, amis, parens, Notaires.
Nous voici donc deux faces de beau-peres!
Mon vieil ami, mon vieux voisin, vieux fou,
Qu'avec plaisir Rondon presse ton cou
Entre ses bras; & que Lise, ma fille,

Va s'applaudir d'entrer dans la famille !
Mais mons, ton fils, le Sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Comment ?

RONDON.

Ce fils se fait tirer l'oreille :
Ce Monsieur-là, se croit une merveille,
Est renchéri, pédant ; je vois aussi
Qu'il a dans l'ame un fort léger souci
De ces présens, que l'usage autorise ;
Présens de nôce, & qu'il devoit à Lise :
Il est bien chiche.

EUPHEMON.

Eh ! vous êtes aussi
Un peu bien brusque.

RONDON.

Ah ! je suis fait ainsi :
Vous avez fait, beau-pere, en homme sage ;
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Cet étourdi, ce fou, partit d'ici ;
De donner tout à ce sot cadet-ci,
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter, pour lui, la Présidence
De cette Ville. Allons, & qu'aujourd'hui
De tout son cœur, ma Lise soit à lui.
Il reste donc, notre féal beau-pere,
A faire ici donation entiere
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis ;
Présens, futurs, à votre second fils :
En réservant, sur votre bonne tête,
D'un usufruit l'entretien fort honnête ;

Et tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence :
Sans quoi, ſoudain, ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai :
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite,
La triſte fin de ma vie inquiete ;
Mais je voudrois qu'un fils, ſi bien doté,
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je crains dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un pere infortuné.

RONDON.

Voila-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades ?
Voulez-vous pas, mon triſte & vieil ami,
Que cet aîné, que ce maître étourdi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paroiſſe en trouble fête ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne ſans façon
Mettre, en jurant, le feu dans la maiſon ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enleve Lise?
Lise, autrefois à cet aîné promise;
Ma Lise, qui...

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement.

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son pere,
Pour succéder?

EUPHEMON.

Non: tout est à son frere.

RONDON.

Ah! sans cela, point de Lise pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Lise, & mes biens aujourd'hui:
Et son aîné n'aura, pour tout partage,
Que le courroux d'un pere qu'il outrage:
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez long-tems enduré.
L'autre du moins agit avec prudence.
Mais cet aîné... quels traits d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'étoit-là!
Te souvient-il vieux beau-pere... (*riant.*) Ah, ah!...
Qu'il le vola.. (ce tour est bagatelle.)
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle?
Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or...

EUPHEMON.

Cessez...

RON-

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dût en face d'Eglise,
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché,
Comment, pourquoi ? tu Dieu, quel débauché !

EUPHEMON.

Épargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite, impressions trop noires.
Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti du lieu où je suis né,
Pour m'épargner, pour m'ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue.
Votre commerce ici nous a conduit,
Mon amitié, ma douleur vous y suit :
Ménagez-les. Vous prodiguez sans cesse
La vérité ; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit: j'y consens, d'accord :
Pardon. Mais diable aussi vous aviez tort,
En connoissant le fougueux caractere
De votre fils, d'en faire un Militaire ;
Et vous saviez...

EUPHEMON.

Mais pour ce mariage,
Ça pensez vous que ce cadet si sage
De votre fille ait bien touché le cœur ?

RONDON.

Assurément ma fille a de l'honneur :
Elle obéit à mon pouvoir suprême ;

Et quand je dis, allons, je veux qu'on aime;
Soudain, ſon cœur, eſclave de mon choix,
Brûle à mon ordre, & ſoupire à ma voix.
Voyez plutot.

SCÈNE II.

LISE, RONDON, EUPHEMON.

RONDON.

AProchez, venez, Liſe:
Ce jour pour vous eſt un grand jour de criſe.
Ça, réponds-moi, parle net, Fierenfat
Te charme-t-il, & ton cœur délicat
Ne ſent-il pas ce deſir de lui plaire,
Que je t'ai tant ordonné?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Comment, coquine?...

EUPHEMON.

Ah! ah! mon cher ami,
Votre pouvoir n'eſt pas trop affermi:
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire?

RONDON.

Comment? après tout ce que j'ai pu dire,
Tu ne meurs pas d'excès de paſſion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon pere, non.

RONDON.

Fille mutine & par trop déliée,
Tu ne feras de trente ans mariée.

LISE.

Soit.

RONDON.

Vous voyez pourtant qu'elle obéit.
Va, ce *soit*-là m'appaise & m'adoucit.
Je reconnois ma fille obéissante.
Oui, dès ce soir tu feras Présidente;
Mais je prétends qu'après moi, ton mari
Soit des humains, de toi le plus chéri?
Je te l'ordonne; & le devoir t'oblige
A lui donner ton amour

LISE.

Non, vous dis-je;
Je sais, mon pere, à quoi ce nom sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré;
Je sais qu' il faut, aimable à sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté,
Tout ce qui peut manquer à la beauté:
Etre au-dehors, discrette; raisonable;
Dans sa maison, douce, égale, agréable;
Quant à l'amour, c'est tout un autre point:
Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un pere,

Ni par raifon, ni pardevant Notaire.

EUPHEMON.

C'eft à mon gré raifonner fenfément :
J'approuve fort ce jufte fentimeut.
C'eft à mon fils, à tâcher de fe rendre
Digne d'un cœur auffi fage, que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaifant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant :
Jamais, fans vous, ma fille bien apprife,
N'eût devant moi lâché cette fottife.

(*à Life.*)

Écoute, toi. Je te baille un mari
Pédant, avare, & fat, & renchéri.

EUPHEMON.

Eh ! mais ; Rondon. . .

RONDON.

Fût-il plus fat encore,
Tout à l'inftant, je prétends qu'on l'adore:
Non pas pour lui, non pour toi, mais pour moi ;
Pour mon plaifir, parce que c'eft ma loi ;
Parce que c'eft la volonté d'un pere.

(*à Euphemon.*)

Et nous, allons chez notre gros Notaire,
Qui vous alonge en cent mots fuperflus
Ce qu'on diroit en quatre tout au plus :
Allons hâter fon bavard grifonnage ;
Lavons la tête à fon large vifage.
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCÉ-

SCÉNE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens & des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille : & de plus ſon humeur
N'altere point la bonté de ſon cœur.
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque, il a l'ame d'un pere.
Sans m'effrayer de ſon ton, de ſes cris,
Je le reſpecte, & garde mon avis.
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon;
Mais, lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime;
Dieu ! que je ſens que ſon tort eſt extrême !

MARTHE.

Comment aimer un Monſieur Fierenfat;
J'épouſerois plutôt un vieux ſoldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime;
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui d'un ton grave & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même ſe mire,

Sous

Sous ſon rabat ſe rengorge & s'admire,
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah! ton pinceau le peint d'après nature.
Mais que ferai-je; il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin.
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenfat, eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux;
Il eſt le fils de l'ami de mon pere:
C'eſt un parti devenu néceſſaire,
Hélas! quel cœur libre dans ſes ſoupirs
Peut ſe donner au gré de ſes deſirs?
Il faut céder: le tems, la patience,
Sur mon époux, vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts, me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle & diſcrete Liſe.
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe.
S'y j'oſois... mais vous m'avez ordonné
De ne jamais parler de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphemon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimoit..

LI-

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE.

N'en parlons plus.

LISE.

Il eſt vrai, ſa jeuneſſe,
Pour quelque tems a ſurpris ma tendreſſe :
Etoit-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE.

C'étoit un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE.

De corrupteurs, ſa jeuneſſe entourée,
Dans les excès ſe plongeoit égarée :
Le malheureux ! il cherchoit tour-à-tour
Tous les plaiſirs ; il ignoroit l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire,
Qu'à vous aimer, il avoit mis ſa gloire ;
Que dans vos fers il étoit engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurois corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice.
Dans ſes liens, qui ſait ſe retenir,
Eſt honnête homme, ou va le devenir.
Mais Euphemon dédaigna ſa Maîtreſſe :
Pour la débauche, il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens, ſcélérats,
Qui, dans le piege, ont conduit tous ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mere,

Ont

Ont, avec lui, désolé son vieux pere.
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels.
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
Pleuroient encore ses vices & ses charmes :
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frere, enfin, lui succede aujourd'hui ;
Il aura Lise, & certes c'est dommage !,
Car l'autre avoit un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour :
Dansoit, chantoit, étoit né pour l'amour.

LISE.

Ah ! que dis-tu ?

MARTHE.

Même dans ces mêlanges
D'égaremens, de sottises étranges ;
On découvroit aisément dans son cœur,
Sous ses défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il étoit né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue,
Mais il n'étoit, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui, mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est Monsieur son frere.

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

SCÉ-

SCÉNE IV.

FIERENFAT, LISE, MARTHE.

FIERENFAT.

JE l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de bien est l'ame du ménage;
Fortune, honneur & dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas, sur les gens du beau monde;
C'est un plaisir bien flatteur que cela;
Vous entendrez murmurer, la voilà!
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma Charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'ainesse, où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains, c'est une chose infame,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens,
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre en rabat, un petit maître avare,
C'est un excès de ridicule rare.
Un jeune fat, passe encore, mais, ma foi,
Un jeune avare. est un monstre pour moi.

FIE-

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas à vous probablement, ma mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie :
C'eſt à Madame, ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt ;

(*A Liſe.*)

Le ſilence eſt votre fait. Vous, Madame,
Qui, dans une heure ou deux ſerez ma femme ;
Avant la nuit vous aurez la bonté,
De me chaſſer ce cadet effronté,
Qui, ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carriere à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas Sénéchal pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE (*à Liſe.*)

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme,
Je ſuis à vous ; empêchez qu'on m'enferme.
Il pourroit bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez lui donc, laiſſez ce vains murmures.

LISE.

Que puis-je helas ! lui dire !

MARTHE.

Des injures.

FIERENFAT.

Je vois, Madame, & c'eſt un fort bien dur,
Su votre front, je ne ſais quoi d'obſcur :
J'en ſuis fâché, car cet hymen déploie
Deſſus le mien les couleurs de la joie.

Votre douleur vient du retardement
Que l'on apporte à notre engagement?

LISE.

Oh! non, Monſieur.

FIERENFAT.

Mais quand il faut d'un pere
Avoir le bien, c'eſt une grande affaire.
J'ai tout réglé, j'ai tout expédié:
Je m'attendois d'être remercié.
De grace, au moins, répondez quelque choſe.
Le Dieu d'hymen a-t-il donc bouche cloſe?
Ne ſauriez-vous m'expliquer votre feu?

LISE.

Eh bien, Monſieur, auriez-vous depuis peu...
Auriez-vous pu.... puiſqu'il faut ne rien taire,
Vous ſouvenir que vous avez un frere?

FIERENFAT.

Mon frere! moi je ne l'ai jamais vu,
Et de chez nous il étoit diſparu,
Lorſque j'étois encore dans notre école,
Le nez colé ſur Cujas & Barthole.
J'ai ſu depuis ſes beaux déportemens:
Et ſi jamais il reparoît céans,
Je fais juger; les moyens ſont faciles;
Je le condamne à partir pour les Iſles.

LISE.

C'eſt un projet fraternel & chrétien,
En attendant, vous confiſquez ſon bien:
C'eſt votre avis; mais moi, je vous déclare
Que c'eſt un trait qui ſemble bien barbare;
Et que...

FIERENFAT.

Bon, bon, le contrat est dressé;
Sur tout cela le Notaire a passé.
Nos peres l'ont ordonné de la sorte,
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitre cinq, six, sept,
» Tout libertin, de débauche infect,
» Qui, renonçant à l'aîle paternelle,
» Fuit la maison, ou bien qui pille icelle;
Ipso facto, de tout dépossédé,
Comme un batard, il est exhérédé.

LISE.

Je ne connois le Droit, ni la Coutume:
Je n'ai point lu Cujas; mais je présume
Que ce sont tous de mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon sens:
Si dans leur Code, ils ordonnent qu'un frere
Laisse périr son frere de misere;
Et la nature, & l'honneur ont leurs droits
Qui valent mieux que Cujas & vos Loix.

SCÉNE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE, MARTHE.

RONDON.

Bon, voici bien encor une autre affaire!

FIE-

FIERENFAT.

Eh quoi, Monſieur !

RONDON.

Écoute ; à ton vieux pere,
J'allois porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui deſcendoit du Coche.

LISE.

Un voyageur ... jeune ?

RONDON.

Nenni vraiment.
Un béquillard, un vieux ridé, ſans dent :
Nos deux barbons, d'abord avec franchiſe,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe ;
Leurs dos voûtés s'élevoient, s'abaiſſoient ;
Aux longs élans des ſoupirs qu'ils pouſſoient,
Et ſur leur nez, leur prunelle éraillée,
Verſoit des pleurs, dont elle étoit mouillée.
Puis Euphemon, d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné :
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Oh ! je prétends, moi, l'aller conſoler ;
Vous ſavez tous qu'un peu je le gouverne :
Et d'aſſez près la choſe me concerne.
Je le connois, & dès qu'il me verra,
Contrat en main, d'abord il ſignera.
Le temps eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe

Eſt un objet...

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe, & c'eſt ta faute auſſi
Que tout cela:

LISE.

Comment? moi! ma faute!

RONDON.

Oui.

Tous les chagrins qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.
C'eſt une engeance à nous faire enrager:
Il les faudroit dès l'enfance encager:
On ne les peut garder, ni s'en défaire,
Sans s'attirer quelque méchante affaire,
Grace au Ciel, déſormais ce ſera
Le Sénéchal qui te gouvernera.
Mais je prétends, quand j'en aurai l'envie,
Garder le droit de contrôler ta vie,
Et de pouvoir gronder juſqu'à cent ans,
Toi, tes enfans & tes petits-enfans.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÉNE PREMIÉRE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez, en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces nôces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie.
A mon avis, l'hymen & ses liens,
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu, l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage;
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds, tissus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieu! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant?
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée,
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chere,

Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique;
Languir tous deux ſans eſpoir de retour;
Etre ſans joie, ainſi que ſans amour;
Trembler toujours d'avoir une foibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde:
Un tel hymen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit.
Que de lumiere en une ame ſi neuve,
La plus experte & la plus fine veuve.
Qui ſagement ſe conſole à Paris,
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit ſur ce point davantage.
Mais raiſonnons ſur ce beau mariage:
Il vous déplaît avec le Sénéchal.
Avouez.

LISE.

Mais...

MARTHE.

Ce n'eſt pas un grand mal,
Vous plairoit-il avec Monſieur ſon frere?
Débrouillez-moi de grace ce myſtere.
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïſſez-vous, aimez-vous, parlez net?

LISE.

Je n'en ſais rien, je ne peux & je n'oſe
De mes dégouts bien démêler la cauſe.
Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame,
On lit trés-bien dans le fond de ſon ame,
On y voit clair; & ſi les paſſions.
Portent en nous tant d'agitations,
Fille d'eſprit ſait toujours, dans ſa tête,
D'où vient le vent qui cauſe la tempête
On ſait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir:
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir;
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Vn malheureux, qu'il faut bien que j'abhorre
Je ne veux point accroître mes dégoûts,
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphemon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, ſ'il peut l'être!
Qu'il ne ſoit pas au moins déshérité!
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruine.
Voilà mon cœur, c'eſt trop le pénétrer:
Aller plus loin, ſeroit le déchirer.

SCÉNE II.

UN LAQUAIS, LISE, MARTHE.

LE LAQUAIS.

LA bas, Madame, il eſt une baronne
De Croupillac

LISE.

Sa viſite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angouleme juſtement
Et veut ici vous faire compliment.

SCÉNE III.

LISE, MARTHE.

LISE.

FOrt bien.

MARTHE.

Des complimens, ſans doute, une viſite
Du voiſinage.

LISE.

Ah! Fuyons au plus vîte.
Suis-je en état d'entendre ces propos,

Ces complimens, la ressource des sots,
Où l'on se gêne; où le bon sens expire
Dans le travail de parler, sans rien dire :
Que ce fardeau me pese & me déplaît!

SCÉNE IV.

Mme. DE CROUPILLAC, LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

MARTHE.

VOilà la Dame.

LISE.

Ah ! je ne sais qui c'est.
Je n'ai jamais connu cette personne.

MARTHE.

Elle a la mine assez brusque, mais bonne.

LISE.

(*Au Laquais.*) (*A Mme. de Croupillac.*)
Des sieges donc, Madame, pardon si...

Mme DE CROUPILLAC.

Ah ! Madame ...

LISE.

Eh ! Madame...

Mme DE CROUPILLAC.

Il faut aussi ...

LISE.

S'asseoir, Madame.

(*Elles s'asseoient.*)

Mme DE CROUPILLAC.
En verité, Madame,
Je fuis confufe, & dans le fond de l'ame,
Je voudrois bien...

LISE.
Madame...

Mme DE CROUPILLAC.
Je voudrois
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant fi jolie.

LISE.
Confolez-vous, Madame,

Mme DE CROUPILLAC.
Oh! non, ma mie,
Je ne faurois, je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez:
J'en avois un, du moins en efpérance,
Un feul... (hélas! c'eft bien peu quand j'y penfe,)
Et j'avois eu grand peine à le trouver.
Vous me l'otez: vous allez m'en priver:
Il vient un tems! ah que ce tems vient vite
Ou l'on pert tout quand un amant nous quitte
Ou l'on eft feule, & certes il n'eft pas bien
D'enlever tout à qui n'a prefque rien.

LISE.
Hé bien Madame.

Mme DE CROUPILLAC.
Hé bien dans mon printems,
Je ne parlois jamais aux prefidens
Je haïffois leur perfonne & leur ftile.
Mais avec l'âge on eft moins difficile.

LI-

LISE.

Enfin Madame...

Mme DE CROUPILLAC:

Enfin il faut ſavoir
Que vous m'aves reduîte au deſeſpoir.

LISE.

Mais en quoi donc?

Mme DE CROUPILLAC.

Je vis dans Angoulême
Veuve, & pouvant diſpoſer de moi-même.
Dans Angouleme en ce tems Fierenfat
Étudioit aprentif magiſtrat?
Il me lorgnoit, il ſe mit dans la tête,
Pour ma perſonne un amour mal-honête.
Bien mal-honête! hélas! bien outrageant
Car il faiſoit l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de pere
On s'entremit, on pouſſa bien l'affaire
Car en mon nom ſouvent on lui parla
Il repondit qu'il verroit tout cela...
Vous voyez bien que la choſe étoit ſûre.

LISE.

Ho oüi.

Mme DE CROUPILLAC.

Pour moi j'etois prête à conclure.
De fierenfat alors le frere ainé
A votre lit fut dit-on deſtiné.

LISE.

On le diſoit.

Mme DE CROUPILLAC.

C'etoit un fou ma chere
Qui joüiſſoit de l'honneur de vous plaire

Mais

Mais ce fou la s'étant fort derangé
Et de fon pere ayant pris fon congé.
Errant, profcrit, peut-être mort, que fais-je,
Vous vous troublez, mon héros de colege,
Mon préfident, fachant que votre bien
Eft tout compté, plus ample que le mien
Meprife enfin ma fortune, & mes larmes
De votre dote il convoite les charmes,
Entre vos bras il eft ce foir admis,
Mais penfez-vous qu'il vous foit bien permis,
D'aller ainfi courant de frere en frere,
Vous emparer d'une famille entiere?
Pour moi déjà par proteftation
J'arrete ici la celebration;
J'y mangerai mon chateau mon doüaire
Et le proçés fera fait de maniere
Que vous, fon pere, & les enfants que j'ai,
Nous ferons morts avant qu' il foit jugé.

LISE.

En verité je fuis toute honteufe
Que mon himen vous rende malhereufe
Je fuis peu digne, hélas! de ce courroux
Sans être heureux on fait donc des jaloux.
Ceffez Madame avec un œil d'envie
De regarder mon etat & ma vie
On vous pourroit aifement accorder
Pour un mari, je ne veux point plaider

Mme DE CROUPILLAC.

Vous me craignez Madame.

LISE.

Non Madame:
Je crains, l' himen; je crains d'être la femme

Du fénéchal, je ne dispute rien
Ni fon etat, ni fon cœur, ni fon bien.

SCÉNE V.

RONDON, FIERENFAT, Mme DE CROUPILLAC, LISE, MARTHE.

RONDON.

Vraiment, là-bas on nous fait des affaires,
Qui font dreffer les cheveux aux beaux-peres.
On a parlé de proteftation:
Eh! vertubleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chafferai bien loin ces créatures.

Mme DE CROUPILLAC.

Faut-il encore effuyer des injures!
Monfieur Rondon, de grace, ecoutez-moi

RONDON.

Rondon n'a point d'oreille.

Mme DE CROUPILLAC.

(*Montrant Fierenfat.*
Il eft fans foi;
C'eft un fripon, d'efpece toute neuve,
Galant avare, en voulez-vous la preuve?
C'eft de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raifon.

Mme DE CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maifon

Un pur amour d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses ?

Mme DE CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! si durement.

RONDON.

J'en aurois fait de bon cœur tout autant.

Mme. DE CROUPILLAC.

Je m'envais faire un procès à son pere.

RONDON.

Faites-en trente, il ne m'importe guére.

Mme. DE CROUPILLAC.

Jamais un cœur ne fut plus poignardé.

RONDON,

Jamais Rondon ne fut plus excédé,

Mme. DE CROUPILLAC.

J'aurai pour moi, pour venger mes outrages,
Tout le beau Sexe.

RONDON.

Et nous tous les volages.

FIERENFAT.

Les Sénéchaux.

Mme. DE CROUPILLAC.

Oh ! je vous brave tous.
J'épouserai lui, son vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi ?

Mme. DE CROUPILLAC.

Vous même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Mme

Mme. DE CROUPILLAC.

Oh ! nous verrons.

RONDON.

Mais voyez la folie !

SCÉNE VI.

RONDON, FIERENFAT, LISE, MARTHE

RONDON, *à Lise*.

Je voudrois bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(A Fierenfat.)
Et vous, Monsieur le Roi des pédans fades,
Qui diable aussi jamais vous conseilla
De rien promettre à cette femme-là ?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner les airs d'être volage!
Il vous sied bien, grave & triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'étoit le fait de votre fou de frere,
Mais vous *!*.. mais vous ...

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-pere.
Je n'ai jamais requis cette union,
Je n'ai promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame,

Le

Le droit de prendre une plus riche femme;
En fait d'affaire, allant droit à mon bien;
Car ſans le bien tout le reſte n'eſt rien.
Dans la maiſon, quand nous étions deux freres,
Les Croupillacs arrangeoient mes affaires;
Mais d'un aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma poſſeſſion,
A votre fille alors m'ont fait prétendre,
Argent comptant fait & beau-pere & gendre,
N'eſt-il pas vrai?

LISE.

Quel honteux ſentiment!

RONDON.

Mais c'eſt penſer trés-raiſonnablement.
L'argent fait tout, & c'eſt choſe trés-ſûre.
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs,
Finiront tout malgré les Croupillacs:
J'ai, grace au Ciel, notre inſtrument en poche.
Tout eſt dreſſé, tout eſt net, rien ne cloche.
Je n'attends plus que le vieil Euphemon.
Ah, qu'il eſt lent, qu'il eſt lourd, ce barbon!
Que ſes langueurs font traîner une affaire!
Signons toujours avec lui.

LISE.

Non, mon pere.
Je fais auſſi mes proteſtations;
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions! toi? quelle impertinence!
Tu dis... tu dis....

LISE.

Je dis ce que je pense.

(*A Fierenfat.*)

Et dussiez-vous, Monsieur, vous en fâcher,
De ce projet il faut vous détacher.
Je dois le dire à vous, plus qu'à mon pere,
Il est affreux de dépouiller son frere.
Peut-on goûter le bonheur odieux,
De se nourrir des pleurs d'un malheureux;
Les fruits amers de sa folle conduite;
Lui sont bien dus: qu'il soufre, il le mérite:
Mais inspirer par un effort cruel
La dureté dans le cœur paternel;
Par intérêt étouffer la nature,
Tout engloutir d'un trait de signature:
Punir ainsi, nous rendroit aujourd'hui
A tous les yeux, plus coupables que lui.
Par notre hymen je prétends qu'on lui laisse
Un peu de bien; reste d'un droit d'aînesse:
Qu'il vive au moins. Ma main ni mes faveurs
Ne seront point le prix de ses malheurs,
Corrigez donc l'article que j'abhorre,
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore.
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires.

RONDON.

Quoi! tu voudrois corriger deux Notaires?
Tu ne feras jamais bonne maison.
Tu perdras tout, gâteras tout.

LISE.

Eh! non.

Repoſez-vous ſur moi : j'ai peu d'uſage
Juſqu'à préſent du monde & du ménage,
Mais l'intérêt (mon cœur vous le maintient,)
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Tes beaux diſcours jamais ne me feront...

LISE.

Mes ſentimens au moins me reſteront.
Je dois, Monſieur, cette vertu que j'aime,
A la nature, à votre exemple même.

SCÉNE VII.

EUPHEMON, RONDON, FIERENFAT, LISE, MARTHE.

RONDON.

AH! le voici, le bon homme Euphemon.
A Euphemon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon.
Preſſe-moi donc cette tardive allure.
On n'attend plus rien que ta ſignature.
Allons, allons, chaſſons tous les ennuis,
Signons, ſignons.

EU-

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez ?

RONDON.

En voici bien d'un autre !

FIERENFAT.

Quelle raison !...

RONDON.

Quelle rage est la votre !

Quoi ! tout le monde est-il devenu fou ?
Chacun dit *non ; pourquoi ? comment ? par où ?*

EUPHEMON.

Ah ! ce seroit outrager la nature
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Seroit-ce point la Dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit mic-mac ?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête ;
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans,
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien ! quoi donc ! ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche !

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit, doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHEMON.

Une, hélas! trop cruelle.
De vers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Exténué? la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisoient sa jeunesse.
La maladie & l'excés du malheur,
De son printemps avoient séché la fleur;
Et dans son sang la fievre enracinée,
Précipitoit sa derniere journée.
Quand il le vit, il étoit expirant.
Sans doute hélas! il est mort à présent.

LISE, (*s'évanouissant, va à Marthe.*)
Il seroit mort!

MARTHE.

Soutenez-vous, Madame,
Et cachez mieux le trouble de votre ame.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon pere, voulez-vous?...

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux:
C'est mon bonheur; mais il seroit atroce,
Qu'un jour de deuil devint un jour de nôce:
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contre-temps de mon juste chagrin;
Et sur vos fronts, parés de fleurs nouvelles,
Laisser couler mes larmes paternelles?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs:

Et

Et différez l'heure de vos plaisirs :
Par une joie indiscrette, insensée,
L'honnêteté seroit trop offensée.

LISE.

Ah! oui, Monsieur, j'approuve vos douleurs;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais, mon pere...

RONDON.

Eh! vous n'êtes pas sage.
Quoi! différer un hymen projetté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entiere.

EUPHEMON.

Dans ces momens un pere est toujours pere :
Ses attentats & toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs;
Et ce qui pese à mon ame attendrie;
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

FIERENFAT.

Je me conforme à votre sentiment.
Mon frere est mort, mais moi je suis vivant.
De mon hymen vous êtes encor maître :
Le différer, c'est le rompre peut-être.
La Croupillac, dans son vieux désespoir,
Va remuer terre & Ciel pour m'avoir.

RONDON.

Signez, signez; allons, que de foiblesse!

EUPHEMON.

Mais...

RONDON.

Mais, morbleu! ce procédé me blesse;
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal-fait, douleur n'est bonne à rien.
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie:
Soyez tranquille, & suivez mes avis.
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui; mais ce gain coûte plus qu'on ne pense.
Je pleure, hélas! sa mort & sa naissance.

SCÉNE IX.

RONDON, FIERENFAT, LISE, MARTHE.

RONDON, *à Fierenfat.*

TOi, suis ton pere, & sois expéditif,
Prends ce contrat: le mort saisit le vif.
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne.
Prends-lui la main, qu'il paraphe, qu'il signe,
Et toi, ma Lise, attendons à ce soir,
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au désespoir:

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON *fils*, JASMIN.

JASMIN.

OUi, mon ami, tu fus jadis mon Maître ;
Je t'ai fervi deux ans fans te connoître.
Ainfi que moi réduit à l'Hôpital,
La pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monfieur d'Entre-monde,
Ce Chevalier fi pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalemment de plaifirs enivré ;
Tout eft au Diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier, l'orgueil eft un abus.
Le fouvenir d'un bonheur qui n'eft plus,
Eft à nos maux un poids infupportable.
Toujours Jafmin, j'en fuis moins miférable.
Né pour fouffrir, je fais fouffrir gaiement.
Manquer de tout, voilà mon élément.
Ton vieux chapeau, tes guenillons de bure,
Dont tu rougis, c'étoit là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,

De n'avoir pas été toujours Jasmin.
EUPHEMON, *fils*.
Que la misere entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie!
Quelle accablante & terrible leçon!
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa maniere;
Il m'accompagne; & son ame grossiere,
Sensible & tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, puisqu'enfin il est homme,
Il me soutient sous le poids qui m'assomme;
Il suit gaiement mon sort infortuné:
Et mes amis m'ont tous abandonné.
JASMIN.
Toi, des amis! hélas! mon pauvre Maître,
Apprends-moi donc, de grace, à les connoître.
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis!
EUPHEMON, *fils*.
Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats, parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent,
De leur bon cœur m'étourdissant la tête;
Et me louant, moi présent.
JASMIN.
Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyois pas,
Te chansonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence?

EUPHEMON, *fils*.

Ah je le crois, car dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir; nul ne m'offrit sa bourse.
Puis au sortir, malade & sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avois tant aimé,
J'allai m'offrir, mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours,
Dont dépendoient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus & traître.
Puis il feignit de ne me pas connoître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler!

EUPHEMON, *fils*.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis, les amis! quels infames!

EMPHEMON, *fils*.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON, *fils*.

J'en attendois, hélas! plus de douceur,
Je me trompois; & pour comble d'horreur;
Celle sur-tout à qui j'avois cru plaire,
Craignoit ma vue, & fuyoit ma misere.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard,

Qui dans Bordeaux me trouva par hazard,
Qui m'avoit vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quels lieux sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin,
Et l'on m'a dit qu'ici mon premier Maître,
Monsieur Rondon, se trouvera peut-être.

EUPHEMON, *fils*.

Rondon! le pere... ah! quel nom me dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru:
Je fus jadis Page dans sa cuisine.
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai, je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon Maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être:
Et nous pourrions dans notre adversité...

EUPHEMON *fils*.

Et depuis quand, dis moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'étoit un caractere
Moitié plaisant, moitié triste & colere;
Au fond bon Diable. Il avoit un enfant;
Un vrai bijou, fille unique vraiment;
Œil bleu, nez court, teint frais, bouche merveille,
Et des raisons!... c'étoit une merveille.
Cela pouvoit bien avoir de mon temps,
A bien compter; entre six à sept ans;
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EU-

EUPHEMON, *fils*.

Ah, malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler.
Je vois toujours à travers ta visiere,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupiere.

EUPHEMON, *fils*.

Quel coup du sort, ou quel ordre des Cieux,
A pu guider ma misere en ces lieux?
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures;
Tu restes là tout pensif, & tu pleures!

EUPHEMON, *fils*.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connois-tu Rondon?
Serois-tu pas parent de la maison?

EUPHEMON, *fils*.

Ah! laisse-moi.

JASMIN.

Par charité, mon Maître;
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON, *fils pleurant*.

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le Ciel doit poursuivre;
Et qui devroit être mort.

JASMIN.

Songe à vivre.

Mourir

Mourir de faim eſt par trop rigoureux.
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux;
Servons nous en, ſans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Eſt dans leurs bras; qui, la bêche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin.
Enrôlons-nous parmi cette canaille,
Viens avec eux; imite-les; travaille;
Gagne ta vie.

EUPHEMON, *fils*.

Hélas! ſans leurs travaux,
Ces vils humains, au milieu de leurs maux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avoient privé dans mes fauſſes délices:
Ils ont au moins, ſans trouble, ſans remords,
La paix de l'ame & la ſanté du corps.

SCÈNE II.

Mme. DE CROUPILLAC, EUPHEMON, *fils*, JASMIN.

Mme. DE CROUPILLAC, (*voyant Euphemon, fils.*)

QUe vois-je ici? ſerois-je aveugle ou borgne?
C'eſt lui, ma foi: plus je guigne & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.
(*Elle le conſidere.*)
Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui;

Ce

Ce Chevalier, brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or... C'est lui même.
(*Elle approche de lui.*)
Mais l'autre étoit riche, heureux, beau, bien fait;
Et celui-ci me semble pauvre & laid.
La pauvreté, jointe à la maladie,
Apparemment a sa face enlaidie.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce diable féminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHEMON, *fils.*

Je la connois, hélas! ou je me trompe.
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux aux quels on a brillé.

Mme. DE CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphemon, fils.*

Cher Chevalier, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si pietre posture?

EUPHEMON, *fils.*

Mes fautes.

Mme DE CROUPILLAC.

Las! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'est pour avoir eu d' excellens amis;
C'est pour avoir été volé, Madame.

Mme DE CROUPILLAC.

Volé! par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame:
Nos voleurs sont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables, fainéans,

Beu-

Buveurs, joueurs & conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

Mme DE CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé:
Mais vous serez cent fois plus affligé
Quand vous saurez les excessives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu soufertes.

EUPHEMON, *fils.*

Adieu Madame.

Mme DE CROUPILLAC.

Demeure. Il faut, je te le jure,
Pour ton plaisir, savoir mon aventure.
(Elle retient Euphemon, fils, qui veut s'en aller.)
Un Fierenfat, pédant de son métier,
Vint avec moi connoissance lier.
Dans Angoulême, au temps ou vous battîtes
Ces quatre Huissiers, & la suite vous prites.
(Euphemon fils veut s'en aller, elle l'arrête.)
Ce Fierenfat habite en ce Canton
Avec son pere, un Seigneur Euphemon.

EUPHEMON, *fils.*

Euphemon?

Mme DE CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON, *fils.*

(A part.) (Haut.)
Ciel! Madame, de grace,
Cet Euphemon... cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Seroit?

Mme DE CROUPILLAC.

Eh! oui.

EU-

EUPHEMON, *fils*.
Quoi, dans ces mêmes lieux?
Mme DE CROUPILLAC.
Oui.
EUPHEMON, *fils*.
Puis-je au moins ... savoir comme il se porte?
Mme DE CROUPILLAC.
Fort bien, je crois; que diable vous importe?
EUPHEMON, *fils*.
Eh! que dit-on? . .
Mme DE CROUPILLAC.
De qui?
EUPHEMON, *fils*.
D'un fils aîné.
Qu'il eut jadis?
Mme DE CROUPILLAC.
Ah! c'est un fils mal né,
Un fou fiéfé, le fléau de son pere,
Un garnement, une tête légere;
Un libertin de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.
EUPHEMON, *fils*.
En vérité .... je suis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame,
Mme DE CROUPILLAC.
Poursuivons donc. Fierenfat, son cadet.
Chez moi l'amour hautement me faisoit;
Il me devoit avoir par mariage.
EUPHEMON, *fils*.
Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Est-il à vous?

Mme

Mme DE CROUPILLAC.

Non ; ce fat, engraissé
De tout le lot de son frere insensé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l' honore :
Il veut avoir la fille d'un Rondon,
D'un plat Bourgeois, le coq de ce Canton.

EUPHEMON, *fils*.

Que dites-vous? quoi! Madame, il l'épouse?

Mme DE CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHEMON, *fils*.

Ce jeune objet aimable... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait tout divin,
Se donneroit...

Mme DE CROUPILLAC.

Quelle humeur est la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme; il s'afflige de tout.

EUPHEMON *fics* (*A part.*)

Ce coup à mis ma patience à bout.

(*A Mme. de Croupillac.*)

Ne doutez pas que mon cœur ne partage
Amérement un si sensible outrage,
Si j'étois cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne seroit pas pour lui.

Mme. DE CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre :
Tu plains mon sort. Un gueux est toujours tendre :
Tu paroissois bien moins compatissant
Quand tu roulois sur l'or & sur l'argent.

Ecou-

Ecoute, il faut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mme. DE CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON, *fils*.

Moi, vous servir? hélas! Madame, en quoi?

Mme. DE CROUPILLAC.

En tout, Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourroient rendre encore assez joli.
Ton esprit est insinuant, poli;
Tu connois l'art d'empaumer une fille:
Introduis-toi, mon cher, dans la famille;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat;
Vante son bien, son esprit, son rabat;
Sois en faveur: & lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste.
Je gagnerai du temps en protestant.

EUPHEMON, *fils*, *apperçevant son pere*.

Que vois-je? ô Ciel!

(*Il s'enfuit.*)

SCÉ-

SCÉNE III.

EUPHEMON, *pere*, Mme DE CROUPILLAC. JASMIN.

Mme DE CROUPILLAC.

CEt homme est fou, vraiment;
Pourquoi s'enfuir !

JASMIN.

C'est vous qu'il craint, sans doute.
(*Allant après Euphemon, fils.*)
Vas, ne crains rien ! arrête, écoute, écoute.

SCÉNE IV.

EUPHEMON, *pere*, JASMIN, *dans l'enfoncement.*

EUPHEMON.

JE l'avouerai, cet aspect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché. Las ! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-prés de cet âge,

Que

Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort, ou vit dans la misére;
Dans la débauche, & fait honte à son pére;
(*Jasmin s'approche.*)
De tous côtés je suis bien malheureux.
J'ai deux enfans; ils m'accablent tous deux:
L'un par sa perte & par sa vie infame,
Fait mon supplice, & déchire mon ame;
L'autre en abuse; il sent trop que sur lui,
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Ponr moi la vie est un poids qui m'accable;
(*A Jasmin, qui le salue.*)
Que veux-tu, l'ami;

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnoissez], digne & noble Euphemon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

C'est toi, Jasmin: le temps change un visage,
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais;
Mais l'âge avance, & le terme est bien prés.
Tu reviens donc enfin dans ta Patrie?

JASMIN.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant, & damné comme un Juif.
Le bonheur semble un être fugitif.
Le Diable enfin, qui toujours me promene,
Me fit partir, le Diable me ramene.

EUPHEMON.

Je t'aiderai, fois fage, fi tu peux.
Mais quel étoit cet autre malheureux
Qui te parloit dans cette promenade,
Qui s'eft enfui:

JASMIN.

Mais .... c'eft ... mon camarade?
Un pauvre être, affamé comme moi?
Qui n'ayant rien, cherche auffi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut être.
A-t-il des mœurs; eft-il fage?

JASMIN.

Il doit l'être.
Je lui connois d'affez bons fentimens.
Il a de plus, de fort jolis talens,
Il fait ècrire; il fait l'Arithmétique;
Deffine un peu, fait un peu de Mufique.
Ce drôle-là fut trés bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eft ainfi, fon pofte eft tout trouvé.
Tu m'en réponds! mon fils fera fon Maître.
Il fe marie; & dés demain, peut-être.
Avec fon bien, fon train doit augmenter.
Un de fes gens qui vient de le quitter,
Vous laiffe encore une place vacante;
Tous deux, ce foir, il faut qu'on vous préfente.
Vous le verrez chez Rondon, mon voifin.
J'en parlerai. J'y vais, adieu Jafmin.
En attendant, tiens; voici de quoi boire.

(Il lui donne de l'argent.)

SCÉ-

SCÉNE V.

JASMIN, *seul.*

AH l'honnête homme ! ô Ciel, pourroit-on croire
Qu'il soit encore en ce siecle félon
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Ses cheveux blancs, son air & ses manieres
Retracent bien les vertus de nos peres.

SCÉNE VI.

EUPHEMON *fils*, JASMIN.

JASMIN.

JE t'ai trouvé déjà condition.
Et nous serons laquais chez Euphemon.

EUPHEMON, *fils.*

Ah !

JASMIN.

S'il te plaint, quel excés de surprise !
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Malgré ta peine, au passage étranglés ?

EUPHEMON, *fils.*

Ah ! je ne puis contenir ma tendresse,

Je cede au trouble, au remords qui me presse :

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON, *fils.*

Elle m'a dit . . . je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON, *fils.*

Mon cœur ne peut se taire.

Cet Euphemon . . .

JASMIN.

Eh bien !

EUPHEMON, *fils.*

Ah ! c'est mon pere.

JASMIN.

Qui, lui, Monsieur ?

(Il ôte son chapeau.)

EUPHEMON, *fils.*

Oui, je suis cet aîné,

Ce criminel & cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah, que mon cœur palpitoit à sa vue !
Qu'il lui portoit ses vœux humiliés !
Que j'étois prêt de tomber à ses pieds.

JASMIN.

Qui, vous, son fils ? ah ! pardonnez, de grace,
Pardon, Monsieur.

EUPHEMON, *fils.*

Vas, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,

D'un

D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphemon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHEMON, *fils*.

Et c'est aussi ce qui me désespere.
Mais reponds-moi: que te disoit mon pere?

JASMIN.

Moi, je disois que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux.
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevoit tous deux pour domestiques.
Il doit, ce soir, nous placer chez son fils,
Cet homme heureux, riche de vos débris,
Ce Sénéchal, votre fortuné frere,
De qui Rondon doit être le beau-pere.

EUPHEMON, *fils*.

Eh bien! il faut développer mon cœur.
Vois tous mes maux, connois leur profondeur.
S'être attiré par un tissu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes;
Etre maudit; être déshérité;
Sentir l'horreur de la mendicité.
A mon cadet voir passer ma fortune;
Etre exposé dans ma honte inportune
A le servir, quand il m'a tout ôté.
Voilà mon sort, je l'ai bien mérité;
Mais croirois-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde, & méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux,

JASMIN.

Jaloux! de qui;

EUPHEMON, *fils*.

De mon frere, de Life.

JASMIN.

Vous fentiriez un peu de convoitife,
Pour votre fœur! mais vraiment c'eft un trait
Digne de vous, & cela vous manquoit.

EUPHEMON, *fils*.

Tu ne fais pas qu'au fortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étois plus, je penfe.)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étoient à leurs ordres foumis:
Tout nous lioit, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les yeux, le voifinage,
Plantés exprès; deux jeunes arbriffeaux
Croiffant ainfi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtoit fa jeuneffe,
La fit plus belle, augmenta fa tendreffe.
Tout l'Univers alors m'eût envié;
Mais moi, pour lors à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompoient l'innocence;
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faifois un lâche point d'honneur
De méprifer, d'infulter fon ardeur.
Le croirois tu? je l'accablai d'outrages.
Quel temps! hélas! les violens orages
Des paffions qui troubloient mon deftin,
A mes parens m'arracherent enfin.
Tu fais depuis quel fut mon fort funefte:
J'ai toujours perdu, mon amour feul me refte.
Le Ciel, ce Ciel qui doit nous défunir,
Me laiffe un cœur, & c'eft pour me punir.

JAS.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misere
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire ;
De Croupillac le conseil étoit bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse :
L'amour pourroit vous servir de ressource.

EUPHEMON, *fils*.

Moi, l'oser voir! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un pere, une maîtresse:
J'ai de tous deux outragé la tendresse,
Et je ne sais... ô regrets superflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÉNE VII.

FIERENFAT, EUPHEMON, *fils*, JASMIN,

JASMIN.

VOilà, je crois, ce Sénéchal si sage!

EUPHEMON, *fils*.

Lui! je n'avois jamais vu son visage:
Quoi, c'est donc lui! mon frere, mon rival!

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal,
J'ai tant pressé, tant sermoné mon pere,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.

Où ſont ces gens qui vouloient me ſervir?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur: nous venons nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire?

JASMIN.

C'eſt lui Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire?

JASMIN.

Oh! oui, Monſieur, dechiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devroit ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie:
Il me paroît qu'il ſent aſſez ſon bien.
(*A Euphemon, fils.*)
Combien veux-tu gagner d'argent?

EUPHEMON, *fils.*

Rien.

JASMIN.

Oh! nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon Domeſtique:
C'eſt un marché que je veux accepter.
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHEMON, *fils.*

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui: je me marie.

EUPHEMON, *fils*.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHEMON, *fils*.

(*A part.*)

Ciel ! Monsieur, je vous prie.

De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON, *fils*.

Monsieur...

FIERENFAT.

Hem?

EUPHEMON, *fils*.

En seriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui, vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHEMON, *fils*, (*bas à Jasmin.*)

Que je voudrois lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

(*A Jasmin.*)
Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudroit bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Me ressembler! tudieu, quel téméraire!

Çà, qu'on me ſuive; & qu'on ſoit diligent;
Sobre, frugal, adroit, ſoigneux, prudent,
Reſpectueux. Allons, la Fleur, la Brie;
Suivez, faquins. *(il ſort.)*

SCÉNE VIII.

EUPHEMON, *fils*, JASMIN.

EUPHEMON, *fils*.

Ciel! il me prend envie
De réprimer les airs d'un inſolent.

JASMIN.

Gardez-vous bien d'un tel emportement.
Vous n'êtes pas trop corrigé, mon Maître.

EUPHEMON *fils*.

Ah! ſoyons ſage: il eſt bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCÉNE PREMIÉRE.

Mme DE CROUPILLAC, EUPHEMON, *fils.* JASMIN.

Mme DE CROUPILLAC.

J'Ai, mon très-cher, par prévoyance extrême;
Fait arriver deux Huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien, d'un air de prud'hommie,
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu seduit le bonhomme Euphemon?
Parles, as-tu vu la future?

EUPHEMON, *fils.*

Hélas! non.

Mme DE CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON, *fils.*

Croyez que je me meurs d'envie.
D'être à ses pieds.

Mme DE CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaques-la pour me plaire, & rends-moi

Ce

Ce traître ingrat qui séduisit ma foi
Je vais pour toi faire agir la Justice:
Allons, rends-toi charmant pour mon service;
Reprends cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphoit si tôt de la sagesse :
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHEMON, *fils*.

Je l'ai perdue.

Mme DE CROUPILLAC.

Eh! quoi? quel embarras!...

EUPHEMON, *fils*.

J'étois hardi, lorsque je n'aimois pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Le Fierenfat, Madame, est notre Maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux,

Mme DE CROUPILLAC.

C'est fort bien fait; vous êtes trop heureux:
De sa Maîtresse être le Domestique,
Est un bonheur, un destin presque unique:
Profitez-en.

JASMIN, *appercevant Lise & Marthe dans l'enfoncement*.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais.
De chez Rondon, me semble, elle est sortie?

Mme DE CROUPILLAC.

Eh! sois donc vîte amoureux, je t'en prie.
Allons, mon fils, aime, ose-lui parler;
Soupire; presse.... oh! tu parois trembler:
Tu l'aimes donc déjà? mon cher, de grace...

EU-

EUPHEMON, *fils*,

Si vous faviez, hélas! ce qui fe paffe
Dans mon efprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous furprendroit plus.

JASMIN, *voyant Life qui s'approche.*

L'aimable enfant! comme elle eft embellie!

EUPHEMON.

C'eft elle, ô Dieu! je meurs de jaloufie,
De défefpoir, de remords & d'amour.

Mme DE CROUPILLAC.

Sers-moi, je vais te fervir à mon tour.

EUPHEMON, *fils.*

Si vous pouvez, faites que l'on differe
Ce trifte hymen.

Mme DE CROUPILLAC.

C'eft ce que je veux faire.

EUPHEMON, *fils.*

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher, du moins,
Que vous puiffiez lui parler fans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON, *fils.*

Ah! je te fuis: j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore.
Je n'oferai jamais m'y prefenter.

SCÉNE II.

LISE, MARTHE, EUPHEMON, *fils.*

JASMIN, *tous deux dans le fond du Théâtre.*

LISE.

J'Ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, ſortir, goûter la ſolitude,
Et de mon cœur faire en ſecret l'étude :
Plus j'y regarde, hélas ! & plus je vois
Que le bonheur n'étoit pas fait pour moi.
Si quelque choſe un moment me conſole,
C'eſt Croupillac, c'eſt cette bonne folle,
A mon hymen mettant empêchement ;
Mais ce qui vient redoubler mon tourment ;
C'eſt qu'en effet Fierenfat & mon pere
En ſont plus vifs à preſſer ma miſere.
Ils ont gagné le bonhomme Euphemon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eſt trop bon.
Ce Fierenfat eſt par trop tyrannique ;
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique.
Je lui pardonne. Accablé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuyer.

MAR-

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas ſur que l'aîné ſoit ſans vie.

LISE.

Il faut... (hélas! quel douloureux tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur, mettoit quelque étincelle.

LISE.

Ah! ſans l'aimer, on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frere.

LISE.

Ma chere enfant, ce mot me déſeſpere.
Pour Fierenfat tu connois ma froideur:
L'averſion s'eſt changée en horreur.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quelques mots à l'oreille?

MARTHE.

Très-volontiers.

LISE.

Sort funeſte! faut-il
Que de mes jours tu reſpectas le fil,
Lorſqu'un ingrat, un amant ſi coupable,
Rendit ma vie, hélas! ſi miſérable?

MARTHE, *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre Préſident.
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement,

Il voudroit bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, *retournant à Jasmin*.

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi, toujours m'excéder?
Quoi, même absent, en tous lieux m'obséder?
De mon hymen je suis déjà si lasse!

JASMIN, *à Marthe*.

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grace.

MARTHE, *à Lise*.

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure.
Il faut, dit-il, qu'il vous parle.

LISE.

Demeure.

EUPHEMON, *fils, s'appuyant sur Jasmin*.

La voix me manque, & je ne puis marcher;
Mes foibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main; venons sur son passage.

EUPHEMON, *fils*.

Un froid mortel a passé dans mon cœur;
(*A Lise*.)
Souffrirez-vous..

LISE, *sans le regarder*.

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHEMON, *fils*, *se jettant aux genoux de Lise.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois je; ô Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!

LISE.

C'est Euphemon!

MARTHE.

Grand Dieu, qu'il est changé!

EUPHEMON, *fils*.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé:
Oui, vous devez en tout me méconnoître;
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avois tous les caprices;
De mes amis j'avois pris tous les vices:
Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime;
J'ai reconnu ma détestable erreur,
Le vice étoit étranger dans mon cœur:
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit ses clartés naturelles.
L'amour, l'amour, ce feu cher & sacré,
Y reste seul, il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramene;
Non, pour briser votre nouvelle chaîne,
Non, pour oser traverser nos destins:
Un malheureux n'a pas de tels desseins;

Mais quand les maux où mon esprit succombe,
Dans mes beaux jours avoient creusé ma tombe,
A peine encor échappé du trépas,
Je suis venu : l'amour guidoit mes pas ;
Je vous cherchois à mon heure derniere,
Heureux cent fois, en quittant la lumiere,
Si destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous !

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue,
C'est vous, ingrat ! vous, qui cherchez ma vue !
Dans quel état ! ... quel jour ! ... ah, malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHEMON, *fils.*

Oui, je le sais, ces excès que j'abhorre,
En vous voyant, semblent plus grands encore.
Ils sont affreux, & vous les connoissez,
J'en suis puni, mais point encor assez.

LISE.

Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes ?
Qu'enfin domtant vos fougues indiscretes,
Dans votre cœur en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHEMON, *fils.*

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire !
Ah ! j'ai trop tard apperçu sa lumiere,
Trop vainement mon cœur en est épris :
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais, répondez, Euphemon : puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire ?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux ;

EU-

Seriez-vous bien, & sage, & vertueux?

EUPHEMON, *fils*, *avec transport*.

Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphemon, vous m'aimeriez encore?

EUPHEMON, *fils*.

Si je vous aime! hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout, jusqu'à l'infamie,
Ma main cent fois alloit trancher ma vie...
Je respectai les maux qui m'accabloient.
J'aimai mes jours, ils vous appartenoient.
Oui, je vous dois mes sentimens; mon être,
Ces jours nouveaux, qui me nuiront peut-être.
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je suis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON, *fils*.

Que dites-vous?... juste Ciel! vous pleurez!

LISE, *à Marthe*.

Ah! soutiens-moi, mes sens sont égarés;
Moi, je serois l'épouse de son frere!

N'avez-vous point vu déjà votre pere?

EUPHEMON, *fils*.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré,
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer; mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Et quel eſt donc ici votre deſſein?

EUPHEMON, *fils*.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frere,
J'irai chercher le trépas à la guerre.
Changeant de nom auſſi-bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai ſoldat.
Peut-être un jour; le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos charmes.
Par ce métier, l'honneur n'eſt point bleſſé:
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute:
Il eſt d'un cœur au deſſus de ſa faute.
Ces ſentimens me touchent encor plus,
Que vos pleurs même à mes pieds répandus:
Non, Euphemon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin...
Pour le changer, vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON, *fils*.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchoient; votre remords m'enflamme.

EU-

EUPHEMON, *fils*.

Quoi! vos beaux yeux si long-temps couronnés,
Avec amour sur les miens sont baissés!
Vous rallumez ces feux si legitimes,
Ces feux sacrés, qu'avoient éteints mes crimes!
Ah! que mon frere, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon pere arraché;
Qu'il engloutisse à jamais l'héritage,
Dont la nature avoit fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité!
Si je vous plais il est déshérité.
(*Il se remet aux genoux de Lise, lui prend la main, & la baise.*)
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE, *apperçevant Fierenfat.*

Ma foi, c'est lui qu'ici le Diable envoie.

SCÉNE III.

FIERENFAT, EUPHEMON, *fils*, LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés,
Dissimulez.

EUPHEMON, *fils*.

Pourquoi, si vous m'aimez!

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre pere;

Nous ne pouvons cacher à votre frere
Que vous avez embrassé mes genoux,
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa brave colere.

FIERENFAT, *dans le fond du Théâtre.*

Ou quelque Diable a troublé ma visiere,
Ou si mon œil est toujours clair & net,
Je suis... J'ai vu... par ma foi, j'ai mon fait.
(*A Euphemon, en s'avançant vers lui.*)
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire!

EUPHEMON. *fils.*

Je....

JASMIN.

(*A Fierenfat.*)
C'est, Monsieur, une importante affaire
Qui se traitoit, & que vous dérangez.
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés.
C'est du respect, de la reconnoissance,
De la vertu.... je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? quoi, lui baser la main?
De la vertu, scélérat?

EUPHEMON, *fils, bas à Jasmin.*

Ah! Jasmin.
Que si j'osois!...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme,
Si c'eût été quelque bon Gentilhomme?
Mais un valet, un gueux, contre lequel
En intentant un procès criminel...
C'est de l'argent que j'y perdrai peut-être.

LI-

LISE, *à Euphemon, fils*.

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître,

Je te ferai pendre ici, sur ma foi.

(*A Marthe*.)

Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

FIERENFAT.

De quoi ris-tu?... & pourquoi?

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose.

FIERENFAT.

(*A Marthe*.)

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose.

(*A Lise*.)

Vous, infidelle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré,
De votre cœur l'inconstance est précoce.
Un jour d'hymen, une heure avant la nôce!
Voilà, ma foi, de votre probité.

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité.
Il ne faut pas, sur la simple apparence,
Légérement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connoîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime!

EUPHEMON, *fils*.

Oh! c'en eſt trop...

LISE.

Quel courroux vous anime!

Eh! réprimez....

EUPHEMON, *fils*.

Non, je ne peux ſouffrir

Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd ſon douaire,
Son bien, ſa dot, quand?...

EUPHEMON, *fils*, *fiérement*.

Savez-vous vous taire!

FIERENFAT.

Impertinent.....

EUPHEMON, *fils*.

Monſieur le Sénéchal,

Vous vous croyez ſur votre Tribunal,
Vos droits ſont nuls; il faut avoir ſu plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colere.
De tels appas n'étoient pas faits pour vous:
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
De vos tranſports calmez la violence.
Plus de reſpect, & moins de ſuffiſance.

FIERENFAT.

Je n'y puis plus tenir. A moi mes gens?

EUPHEMON, *fils*.

Comment?

FIE-

FIERENFAT, *aux Domestiques qui paroissent.*
Allez me chercher des Sergens.
(*Les Domestiques s'en vont.*)

LISE.

(*A Euphemon, fils.*)
Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connoître
Ce que l'on doit de respect à son Maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON, *fils.*

Observez
Ce qu'à Madame, ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paroître,
C'est vous, Monsieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi, moi?

EUPHEMON, *fils.*

Vous, vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.
C'est quelque amant, en valet déguisé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHEMON, *fils.*

Je l'ignore.
Ma destinée est incertaine encore.
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds. Vas, vas, je cours hâter

Tous

Tous mes recors ; & vîte inftrumenter :
(A Life.)
Allez, perfide, & craignez ma colere,
J'amenerai vos parens, votre pere :
Votre innocence en fon jour paroîtra,
Et comme il faut on vous eftimera.

SCÉNE IV.

EUPHEMON *fils*, LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

AH ! cachez-vous, de grace, rentrons vîte.
De tout ceci je crains pour nous la fuite.
Si votre pere apprenoit que c'eft vous,
Rien ne pourroit appaifer fon courroux :
Il penferoit qu'une fureur nouvelle,
Pour l'infulter en ces lieux vous rappelle ;
Que vous venez entre nos deux maifons
Porter le trouble & les divifions ;
Et l'on pourroit pour ce nouvel efclandre,
Vous enfermer, hélas ! fans vous entendre.

MARTHE.

Laiffez-moi donc le foin de le cacher :
Soyez-en fûre ; on aura beau chercher.

LISE.

Allez ; croyez qu'il eft très-néceffaire
Que j'adouciffe en fecret votre pere.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il fe peut, l'ouvrage de l'amour.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH! je me sauve à peine entre tes bras;
Que de dangers! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure!
Cher Euphemon, cher & funeste Amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.
(*A Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous nos chercheurs à bout.
Nous braverons le Greffe & l'écritoire.
Certains reçoins chez moi dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués.

SCÉNE II.

JASMIN, LISE, MARTHE.

LISE.

EH bien, Jasmin, qu'a-t on fait !

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire,
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînoit sa voix de pédagogue ;
L'autre brailloit d'un ton cas, d'un air rogue ;
Tandis qu'un autre, avec un ton fluté,
Disoit, mon fils, sachons la vérité.
Moi, toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrois la troupe scolastique.

LISE.

On ne sait rien :

JASMIN.

Non, rien ; mais dès demain
On saura tout ; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colere,
N'ait pas le temps de prévenir son pere !
J'en tremble encor, & tout accroit ma peur.
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances :
Il m'aidera.

MAR.

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes...
Que tout ceci ne soit cruel pour vous,
Car nous avons deux peres contre nous,
Un Président, les bégueules, les prudes;
Si vous saviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton févere, & quel souris froncé,
De leur vertu la face rechaussé
Prend contre vous: avec quelle arrogance
Leur âcreté poursuit votre innocence!
Leurs cris, leur zele & leur sainte fureur
Vous feroit rire, ou vous feroit horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamare;
Je n'ai jamais vu semblable bagarre,
Tout le logis est sans dessus dessous.
Ah, que les gens sont sots, méchans & foux!
On vous accuse, on augmente, on murmure,
En cent façons on compte l'aventure.
Les violons sont déjà renvoyés;
Tout interdits, sans boire, & point payés:
Pour le festin, six tables bien dressées,
Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit;
Et Rondon jure, & Fierensat écrit.

LISE.

Et d'Euphemon le pere respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

JASMIN.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe!
Il me ſoupçonne..: ô Ciel! le temps preſſe.
Il faut le voir & calmer ſes ennuis.
(*A Jaſmin.*)
Vas donc ſavoir à l'inſtant ſi je puis
L'entretenir ici ſur cette affaire:

SCÉNE III.

LISE, MARTHE.

LISE.

VOudras-tu bien ſuſpendre ta colere,
Digne Euphemon! pourrois-je te toucher?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*A Marthe.*)
Ecoute un peu.
(*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCÉ-

SCÉNE IV.

EUPHEMON, LISE.

LISE.

Daignez, Monsieur, m'écouter sans courroux,
Et permettez que je parles à genoux.
EUPHEMON, *l'empechant de se mettre à genoux.*
Vous m'outragez.

LISE.

Non: mon cœur vous révere,
Je vous regarde à jamais comme un pere.

EUPHEMON.

Qui, vous, ma fille?

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHEMON.

Après l'éclat, & la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture?

LISE.

Soyez mon Juge & lisez dans mon cœur,
Mon Juge enfin sera mon protecteur.
Ecoutez-moi, vous allez reconnoître
Mes sentimens, & les vôtres peut-être.
Si votre cœur avoit été lié
Par la plus tendre & plus pure amitié
A quelque objet, de qui l'aimable enfance

Don-

Donna d'abord la plus belle eſpérance,
Et qui brilla dans ſon heureux printemps,
Croiſſant en grace, en mérite, en talens;
Si quelque temps ſa jeuneſſe abuſée
Des vains plaiſirs, ſuivant la pente aiſée,
Au feu de l'âge avoit ſacrifié
Tous ſes devoirs, & même l'amitié.

EUPHEMON.

Eh bien?

LISE.

Monſieur, ſi ſon expérience
Eût reconnu la triſte jouiſſance
De ces faux biens, objets de ſes transports,
Nés de l'erreur, & ſuivis des remords.
Honteux enfin de ſa folle conduite,
Si ſa raiſon, par le malheur inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenoit avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt honnête homme & fidele
Il eût repris ſa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON.

De ce portrait que voulez-vous conclure,
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux, qu'à vos pieds on a vu,
Eſt un jeune homme, en ces lieux inconnu;
Et cette veuve ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vû ſix mois dans Engoulême.
Un autre dit, que c'eſt un affronté
D'amour obſcure follement entété.
Et j'avouerai que c'eſt ce qui redouble

L'é-

L'étonnement, & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grace, un mot. Votre ame est noble & belle;
La cruauté n'est pas faite pour elle.
N'est-il pas vrei qu'Euphemon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON.

Oui, je l'avoue; & ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances.
J'ai plaint sa mort, j'avois plaint ses malheurs
Mais la nature, au milieu des pleurs,
Auroit laissé ma raison saine & pure,
De ses excés punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous, vous pourriez à jamais le punir,
Forcer toujours votre ame à le haïr,
Et repousser encore avec outrage,
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroseroit vos pieds,
Le pourriez-vous?

EUPHEMON.

Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point par de Nouveaux supplices
Des ces blessures ouvrir les cicatrices,
Mon fils n'est plus; ou mon fils loin d'ici
Vit dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendroit-il pas me demander sa grace?

LISE, *avec feu.*

La demander! sans doute il y viendra;

Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON.

Que dites vous?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini ses douleurs & sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON.

Vous voyez trop quel est mon trouble extrême,
Mon fils vivroit!

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHEMON.

Ah! s'il m'aimoit ... mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De son cœur.

EUPHEMON.

Mais sauriez-vous!..

LISE.

Sur tout ce qui le touche,
Son cœur ici vous parle par ma bouche.

EUPHEMON.

Ah! s'il vivoit; s'il étoit vertueux!...
Expliquez-vous, parlez-moi, je le veux.

LISE.

Je vois vos pleurs, je ne puis plus taire.
(*Elle appelle Euphemon fils.*)
Euphemon!

SCE-

SCÈNE V.

EUPHEMON, *fils*, EUPHEMON, LISE.

EUPHEMON.

Ciel !

LISE.

Fléchissez votre pere.

EUPHEMON, *fils*.

(*Se jettant aux genoux d'Euphemon.*)
Mon pere.

EUPHEMON.

Hélas!

EUPHEMON, *fils*.

Décidez de mon sort.
J'attends d'un mot, ou la vie ou la mort.

EUPHEMON.

Ciel! qui t'ameneen cette conjoncture ?

EUPHEMON, *fils*.

Le repentir, l'amour, & la nature.

LISE, *à genoux*.

A genoux vos voyez vos enfans:
Oui, nous avonz les mêmes sentimens,
Le même cœur.

EUPHEMON, *fils*, *en montrant Lise*.

Hélas! son indulgence
De mes fûreurs a pardonné l'offense.
Mais suivrez-vous pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.

Je n'espérois dans ma douleur mortelle
Que d'expirer, aimé de vous & d'elle.
Et si je vis, ah! c'est pour mériter
Les sentimens dont j'ose me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels transports votre ame est-elle émue?
Est-ce la haine? est-ce ce fils condamné .....

EUPHEMON, *embrassant son fils.*

C'est la tendresse; & tout est pardonné.
Si la vertu regne enfin dans ton ame,
Je suis ton pere. LISE.
Et j'ose être sa femme.

SCÉNE VI.

FIERENFAT, RONDON, Mme DE CROUPILLAC EUPHEMON, EUPHEMON, *fils*, LISE.

Archers, Laquais.

FIERENFAT.

(*Aux Archers.*)

Courage, enfans! on dit qu'il est ici;
Cherchons par-tout ... ah! ma foi, le voici.

LISE, *à Rondon.*

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

C'est lui!

FIERENFAT.

Qui donc!

LI-

LISE.

Votre frere.

EUPHEMON.

Lui-même.

LISE.

(*A Rondon.*)

Unis tous trois, permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renvoyés.

(*A Euphemon pere.*)

Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande.
Il ne veut rien, puisqu'il est vertueux :
Tout ce que j'ai, suffira pour nous deux.

RONDON.

Quel changement ! quoi, c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh ! oh ! je joue un fort singulier rôle.
Qui, lui, mon frere !

EUPHMON, *pere.*

Oui, je l'avois perdu.
Le repentir, le Ciel m'a l'a rendu.

Mme DE CROUPILLAC.

C'est Euphemon ? tant mieux.

FIERENFAT.

La vilaine ame !
Il ne revient que pour m'ôter ma femme.

EUPHEMON, *fils, à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connoissez.
C'est vous, Monsieur, qui me la ravissez.
Dans d'autres temps j'avois eu sa tendresse,
L'emportement d'une folle jeunesse

M'ôta

M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avois trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé dans ce jour salutaire
Ma probité, ma Maîtresse, mon pere.
M'envieriez-vous l'incpiné retour
Des droits du sang, & des droits de l'amour;
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez: moi, j'aime sa personne.
Chacun de nous aura son vrai bonheur;
Vous, dans mes biens: moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON.

Non, sa bonté si désintéressée,
Ne sera pas si mal récompensée:
Non, Euphemon, ton pere ne veut pas
T'offrir sans biens, sans dot à ses appas.

RONDON.

Ah! bon cela.

Mme DE CROUPILLAC.

Je suis emerveillée,
Toute ébaubie, & toute consolée.
Ce Gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité pour venger mes attraits.
(A Euphemon, fils.)
Vîte, épousez; car le ciel vous destine
Visiblement à posséder Rondine;
Et je pourrois par ce bel accident,
Si l'on vouloit, rattraper mon pédant.

LISE.

(A Rondon.)
Vous le pouvez; & vous souffrez mon pere.
Souffrez qu'une ame & fidelle, & sincere,
Et qui ne peut se donner qu'une fois,

Ren-

Rentre à vos yeux fous fes premieres loix.

RONDON.

Si fa cervelle eft enfin moins volage...

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eft fage...

LISE.

N'en doutez-pas.

RONDON.

Si fur-tout Euphemon.
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en fuis d'accord!

FIERENFAT.

Je gagne à cette affaire
Beaucoup fans doute en trouvant un mien frere;
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de nôce, une femme & du bien.

Mme DE CROUPILLAC.

Eh! fi, vilain! quel cœur fordide & chiche!
Faut-il toujours courtifer la plus riche?
N'ai-je donc pas plus de vingt mille écus,
Et des appas tout comme elle? & de plus,
Ne fuis-je pas en date la premiere?
N'as-tu pas fait dans l'ardeur de me plaire
De longs fermens tout couchés par écrit,
Des Madrigaux, des chanfons fans efprit?
Entre les mains j'ai toutes les promeffes.
Nous plaiderons: je montrerai les pieces.
Le parlement doit, en femblable cas,
Rendre un Arrêt contre tous les ingrats.

RON-

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains fa jufte colere.
Époufe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON.

(A Mme de Croupillac.)
Je fuis confus du Vif empreffement
Dont vous flattez mon fils le prefident.
Votre procés lui devroit plaire encore
C'eft un depit dont la caufe l'honore
Mais permettez que mes foins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
(A fes deux enfans.)
Vous, mes enfans, dans ces momens profperes,
Soyez unis; vivez tous deux en freres,
(A Rondon.)
Nous, cher ami, rendons graces aux Cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut (& mon cœur le confeffe)
Défefpérer jamais de la Jeuneffe.

F I N.